

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis-Jean Thibault, Michel Côté, Stéphane Despatie

Hugues Corriveau

Number 128, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2007). Review of [Louis-Jean Thibault, Michel Côté, Stéphane Despatie]. *Lettres québécoises*, (128), 34–35.



Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise*
(avec un parcours photographique d'Yves Laroche),
Montréal, le Noroît, 2007, 104 p., 18,95 \$.

L'élan contraint

L'invariable danger du mur devant soi.

C'est à une exploration tellurique des sentiments que nous convie Louis-Jean Thibault dans son beau recueil *Reculez falaise*. Le titre, volontairement ambigu, nous oblige à y regarder de plus près car, dans un premier temps, on s'étonne de l'absence du « s » au mot « falaise », puis on ajoute, malgré nous, la ponctuation absente pour que le sens de « Reculez ! falaise ! » s'impose comme un cri devant un danger imminent : soit que l'abrupt empêche d'avancer, soit qu'on risque d'en tomber. Quoi qu'il en soit, le sens implique la vigilance : « On devrait songer à redessiner // le noyau des fantasmes, le magnétisme des inquiétudes ». (« Stadaconé », p. 20) Le poète ne dit-il pas que « la falaise est vivante » ? (*ibid.*)



LOUIS-JEAN THIBAUT

OSMOSE

En fait, la matière calcaire, les éléments premiers de l'univers sont un appel à la fusion, un rappel des origines ombreuses de l'être. Alchimie des éléments fondamentaux, le corps s'éploie dans la contemplation des paysages bruts ou dans son désir d'union alchimique avec les corpuscules ou les structures épanouies. Le poète scrute les paysages au plus près comme au plus loin, loupe du regard qui fait s'ouvrir les failles, œil d'oiseau voltigeur qui plane au-dessus des structures :

*Réacquérir le pouvoir de la métaphore consisterait
à retrouver les dénivellations et les ressorts comprimés
du terrain d'origine, à transporter, mot après mot, le fleuve
jusqu'ici, à la hauteur des ornements, puis à regarder
lentement le monde se défofossiliser, reprendre son énergie,
sa forme chromatique, mosaïque, musicale.*
(« Château Frontenac », p. 23)

En fait, les édifices, les lieux connus que choisit de décrire le poète prennent une force globalisante, en dehors même de leur description parfois évidente de la ville de Québec. Chargées de plus qu'elles-mêmes, ces images impliquent la découverte de leur forme, de leur construction, comme s'il s'agissait d'ouvrir la terre à ce qu'elle fut, à ce qu'elle est devenue. Derrière le château, la pierre ; derrière le pont, l'envolée. L'expérience du corps en ces lieux « cartographie » l'essence des apparences.

HUGUES CORRIVEAU



LA CONNAISSANCE

Le savoir en tout cela semble précaire, près de disparaître, car
[...] s'effaceront [...]

*les règles granitiques de la grammaire,
les flèches bien effilées de la rhétorique, la philosophie*

édifiée en système, l'esprit de géométrie.
(« Le vieux-séminaire », p. 26)

Alors, devant le danger de la déperdition, le poète arpente les parcs et les rues et les bords du fleuve de sa ville de Québec. Le tour de ville est un tour de vie, rien de moins, pour apprendre à regarder et à sauver sa peau d'incertitude, pour raviver « les poumons de quel lieu, de quel homme » (« La ville, ailleurs », p. 64), « la peau pareillement sablonneuse des femmes ». (« Baie de Beauport », p. 80)

Notons, en dernier lieu, la grande beauté des photographies d'Yves Laroche, qui font écho à la matérialité granuleuse des textes, qui en éclairent les effets de sens.



Michel Côté, *Jouer dans l'être*,
Montréal, Triptyque, 2007, 80 p., 17 \$.

Penser le corps du poème

Comment interroger le mot juste qui va de soi au monde ?

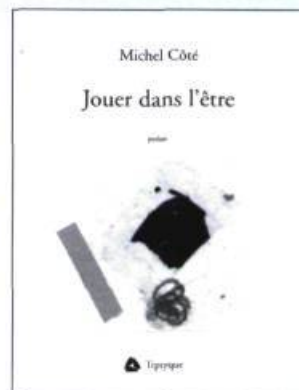
SATURER LE POSSIBLE

Jouer dans l'être est une invitation à la méditation philosophique, à une lente dérive dans les parties du corps, dites, entre autres, dans le flou de la poésie intérieure. Suites circonstanciées, les sections du livre conviennent le « corps » entier ou la « bouche », les « eaux » ou le « soleil », comme autant de lieux où se cacheraient l'essence de la pensée vivante, de la réflexion qui permet d'accéder à une sorte d'au-delà des apparences : « Certaines choses arrivent.

Pendant la rature, des fragments se détachent, des mots sont oubliés. Pendant les silences, des pages noires restent en leur demeure. Une pensée prend forme, une poésie décide de l'autre côté du réel. » (p. 14) Retrouver l'orientation de tout cela dans cette partie de la voix qui murmure des vérités inédites, à peine audibles.

DONNER SUITE

« Un jeu d'être où la couleur réanime la fatigue des réponses » (p. 15), voilà aussi ce à quoi Michel Côté cherche à donner prise. « L'homme sonore en équilibre sur l'écriture » (p. 25) pénètre le vivant dans sa mansuétude corporelle pour y





MICHEL CÔTÉ

faire jouer voyelles et consonnes, sens et dérives. « Sous la peau, dans la chair, le souffle adoucit la langue » (p. 26), comme si la suite du monde dépendait de cette fouille impliquant ce qui vit dans la parole comme dans le corps vif.

L'INCARNATION

De « l'argile » vint le corps, et la terre en ses strates la ranime : « Parfois un désir, à même le sol, redonne aux pierres le souffle et la glaise. » (p. 30) Le poète aux aguets persiste : « Il fallait revenir à la terre. Ce lieu qu'une fatigue abîme, qu'une souffrance

délivre. Là, lumineusement, on se tient, pour autant qu'une joie lente revienne du sommeil. » (p. 32)

Le recueil est ainsi d'une douceur porteuse d'une sagesse qui défie la mobilité nerveuse des jours actuels. Allant encore plus loin dans l'ouverture à la possible réconciliation de l'âme et des mots, Michel Côté confie que « le poème vient de la lumière quand l'être y trouve son langage ». (p. 40) Et pourquoi pas, en effet, redonner vie à l'invasion du tendre, « au centre, sans artifice, plus intense que l'intense, plus vaste que le vaste, l'émotion rendue à sa virtualité » ? (p. 45)

MURMURES

Verticalité de la pensée qui, de là-haut, se prend à tomber dans la conscience du corps pour s'incarner au moment où « dans l'être, le poème s'achève ». (p. 54) « À quoi bon douter quand soudain tout est plus large qu'un geste habité. » (p. 65) Il y a peu, l'eau, le fleuve, l'écoulement des eaux étaient une pensée du monde, un état du monde. Il y a, dans ce recueil, une place pour l'apaisement.

Ainsi les résidents du poème habitent la condition des infinis.

« Ai-je vu ce qui ne se voit pas, ai-je entendu ce qui va et vient par le chas du silence ? Au soir suivant le jour, une félicité dans la bouche, comme une langue qu'on ne parle plus. » (p. 70)

☆☆ 1/2

Stéphane Despatie, *Ce qu'il reste de nous*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 128 p., 12 \$.

Parler de soi au quotidien

Une façon de faire le tour de sa vie.

Il y a du Claude Beausoleil (celui des vers libres) ou du Jean-Paul Daoust chez Stéphane Despatie. Cette façon qu'il a de traduire son quotidien en de longs vers enchaînés, en un souffle continu, donne à penser que la poésie est aussi, parfois, l'ersatz (dans un sens positif) d'un journal intime, pour basculer tout à coup dans plus abstrait. *Ce qu'il reste de nous* (les Écrits des Forges le publieraient en coédition avec les

éditions Phi du Luxembourg, alors que rien ni sur la couverture ni dans le livre ne le signale)

se présente comme une longue méditation sur ce moment, inévitable entre tous, qui amène chacun à se remettre en question quand l'univers qu'on s'est créé, le monde dans lequel on baigne, qu'il soit intérieur ou extérieur, est devenu une pièce de théâtre ou un scénario de film à la mise en scène convenue [...],

selon le communiqué. Cette description justifiée donne une bonne indication de l'approche qui est la nôtre quand on entre dans cette tentative de reconstitution.



STÉPHANE DESPATIE

SE RÉVÉLER

Ce recueil, il faut l'avouer simplement, est inégal. Très long, très bavard, il ne montre pas facilement comment il est construit. Parfois extrêmement intimiste, pour ne pas dire minimaliste, le propos accède au politique, au poétique le plus métaphorique, revient aux confidences, sans qu'on sache trop ce qui motive cet apparent désordre.

Par exemple, dans « Sur le tarmac... », nous lisons :

*sur ma terrasse à Montréal
je bois un Perrier et mange un biscuit Oscar
je pense à ceux qui avaient un perron sous la gueule
mais aussi à la cérémonie des Oscars
et je sais qu'bier sur une autre glace
les États-Unis se sont inclinés 1-0 face à la Suisse* (p. 36)

Mais, dans « Rien ne semble... », nous trouvons : « sur sa nuque qui porte / l'attente de l'aube / à chaque doigt une ficelle / s'emmêle le départ ». (p. 40) Il faut aussi compter avec les jeux de mots ultra-faciles, comme ceux de la strophe qui précède, ou bien encore subir « une truite dans l'ombre d'un doute / du lac [...] » (Du quai dansant... » p. 34) ou trouver « Dans les chèvrefeuilles / les boucs émissaires [...] ». (« Dans les chèvrefeuilles... », p. 35)

SENTIMENTS

Pourtant ce n'est pas dépourvu d'émotion, d'une tendresse qui porte certains textes bien au delà de ces mièvreries. Je pense particulièrement à cet aveu intime :

*absent aux premiers mots de mon fils
entre toutes les peines
revient l'achat des petites bicyclettes
miséricorde et chaînes rouillées*

*tu peignais la cuisine
j'ajustais les vitesses
au corps ton regard*
(« Un appel... », p. 25)

Ce livre, qui dépasse nettement ce qui le rétrécit, s'impose dans la direction du vivant, comme un appel à l'amour et à la concorde, semble surfer sur le malheur pour en contenir l'éclatement, pour que le mal en soi épargne l'âme. De ce point de vue, la réconciliation appréhendée est une ouverture de l'esprit.

